

LIVRES > FICTION FRANÇAISE

Le grand retour des muchachas

Katherine Pancol renoue avec ses personnages fétiches dans un roman effervescent

MANON DUMAIS

Pas le temps de s'ennuyer dans l'univers de Katherine Pancol avec tous ces personnages qui se connaissent ou qui sont liés sans le savoir, ces va-et-vient de Saint-Chaland à Paris, de New York à Glasgow, tous ces hasards et coïncidences arrangés avec la fille des vives.

Fidèle à elle-même, celle qui a pu voir ses personnages des *Yeux jaunes des crocodiles* (Albin Michel, 2006), premier tome de l'imposante saga familiale, transposés au grand écran (sous la gouverne de Cécile Telerman) se permet même de surprenants caméos. Ainsi, Elizabeth II, Rihanna et Inès de la Fressange font trois petits tours parmi cette faune bigarrée, rencontrée la dernière fois dans la trilogie *Muchachas* (Albin Michel).

Retrouvant des personnages de ses précédents romans, dont *La valse lente des tortues* et *Les écureuils de Central Park* sont *tristes le lundi* (Albin Michel, 2008 et 2010), Katherine Pancol a concocté un pétillant roman

choral qu'on lit avidement, bien que l'on sache que les méchants y seront punis et les gentils, récompensés dans une finale bien troussée digne d'un film hollywoodien.

Y évoluent au premier plan d'attachantes protagonistes féminines aux côtés desquelles les héros masculins font parfois pâle figure. Il y a d'abord Stella Valenti, ferrailleuse au physique de mannequin, son ténébreux Adrian, qui fricote dans le dos de leur patron, Edmond Courtois, et leur fils Tom, amoureux fou de la nouvelle élève, Dakota Cooper, qui lui sourit « *telle une princesse très gracieuse qui convie un gueux à sa table* ». Se trouve aussi Julie Courtois, meilleure amie de Stella et fiancée à Jérôme, qui rêve de reprendre la ferrallerie familiale.

Viennent ensuite Joséphine Cortès, demi-sœur de Stella, ses filles Zoé, qui rêve d'être carmelite, et Hortense, qui œuvre dans le milieu de la mode et qui veut « *de l'ÉNORME, de l'ÉNORME! Des millions de dol-*

lars, des millions de photos, des millions de like! ». Pendant que Gary la trompe avec Calypso, que sa mécène Elena croque les hommes comme des loukoums et que le surdoué Junior, épris d'elle, joue littéralement avec ses méninges, Hortense séduit Adrian avec son « *sourire qui promet la paix et déclare la guerre* ».

Au-dessus de cette grouillante fourmière plane le spectre de Ray Valenti, disparu dans un incendie quelques mois auparavant. Au grand dam de sa fille Stella, le lycée que frérot Tom pourrait bientôt porter le nom de cet infâme personnage: « *Et elle entend le rire cinglant de Ray, sa voix qui grince tout de suite les grands mots, ma petite chérie! La colère des révoltés! J'aime quand tu es noire, sauvage, que ta haine déborde. Tu sais pourquoi? Il éclate de rire. Parce que je gagne toujours et que je vais encore une fois te baiser!* »

Complots, trahisons, mensonges, demi-vérités, secrets de famille, désir de gloire ou de

vengeance: la romancière offre un étourdissant cocktail à ses lecteurs. Papillonnant allégrement d'une famille à l'autre, flirtant outrageusement avec le surnaturel, Katherine Pancol donne parfois l'impression d'être le clone littéraire de Claude Lelouch, celui du temps où les cinéphiles savouraient ses pirouettes scénaristiques et ses prises de vue vertigineuses.

De fait, malgré les sombres drames, la légèreté est toujours au rendez-vous, au détour d'une réplique piquante, d'une situation cocasse ou du grotesque d'un personnage. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle a du souffle, la dame. Et elle sait divertir son public, à défaut de l'émouvoir ou de le faire réfléchir.

Collaboratrice
Le Devoir

TROIS BAISERS

★★★

Katherine Pancol
Albin Michel
Paris, 2017, 850 pages

LOÏC VENANCE AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteure Katherine Pancol donne parfois l'impression d'être le clone littéraire de Claude Lelouch.

La vie, c'est aussi les autres

Jean-Michel Guenassia livre un roman sensible sur l'inconstance du soi

GENEVIÈVE TREMBLAY

Tout commence avec ce mot jeté comme une sentence en apparence non équivoque, et qui pourtant donne en filigrane le ton d'un roman aux jeux identitaires terriblement flous: « *Je suis lesbienne*. » Ainsi se définit Paul, jeune garçon de 17 ans, narrateur lucide et attachant du récit-vérité qu'article *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles*. C'est que Paul est androgyne, à la fois homme et femme, un visage double dont il se pare comme d'un costume au gré de ses envies — comme s'il répondait en cela à un obscur défi. Mais qu'il n'y ait pas méprise: il est un « *hétéro heureux* ». C'est ce qui s'appelle une introduction sous le signe de la complexité.

Cette complexité n'ira pas en s'affaiblissant, mais c'est justement dans cela que tient tout le truculent de l'univers improbable ici mis en scène par Jean-Michel Guenassia (*Le Club des incorrigibles optimistes*). De fil en aiguille, on apprend que Paul a deux mères, deux lesbiennes — Léna, une

tatoueuse au caractère fort (un euphémisme), et sa copine beaucoup plus diplomate, Stella, propriétaire d'un restaurant où ne sont bienvenues que les femmes. Son père, Paul ne l'a jamais connu. À vrai dire, il ne sait rien de sa famille. Et comme Léna a refusé qu'il entre au conservatoire, il n'est pas allé plus loin que le collège et fait le pianiste d'ambiance dans le bistro de Stella, quand il ne joue pas au client mystère dans les McDo de Paris. De cela, Paul s'accommode étonnamment bien.

Jeu d'identités

Dans ce cadre quelque peu désaxé, Paul rencontrera bientôt Caroline, une bisexuelle indécente, qui l'initiera aux boîtes de nuit lesbiennes — où il entre évidemment comme une lettre à la poste et séduit, dans un flou mystifiant, des femmes mûres. C'est l'élément déclencheur de ce qui deviendra le cœur du roman: les hauts et les bas de ce qui fait l'identité, celle qu'on se

donne comme celle qu'on nous donne. « *C'est amusant (ou triste) de voir à quel point on ne sait rien des autres*, écrit Paul, *on se contente de projeter sur eux nos propres fantasmes, en espérant qu'ils trouveront un écho*. » Ce que fera d'ailleurs Léna en le souhaitant homosexuel, elle qui s'adonne à un rejet total de l'hétérosexualité. Comme entrée dans l'âge adulte, difficile de faire plus tumultueux.

Avec ses retournements rocambolesques, certes un peu excessifs dans l'absolu mais cohérents avec l'étrangeté générale de la vie de Paul, *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles* glisse ainsi sous la surface de sujets sensibles et polarisés (identité sexuelle, liens filiaux, jusqu'à l'identité de genre) avec une relative légèreté, cela sans jamais appuyer l'analyse ou tomber dans l'excès de pathos. La narration au premier degré, spontanée et très juste, rend à la fois vivante et crédible cette valse de personnages inconstants, qui

n'en finissent plus de se chercher.

Quant à David Bowie, à l'androgynie légendaire, il n'apparaît qu'à la fin de cette histoire, dans une révélation aux effets de bougie d'allumage, en se rappelant un certain soir de concert à Werchter, en 1997. Mais sa figure mythique n'est au fond qu'un coup d'éclat qui sert une leçon plus large: dans ce papillonnement de vies, où les blessures et les secrets des uns forcent l'émancipation des autres, le destin a parfois le goût mi-amer de la solitude.

Le Devoir

DE L'INFLUENCE
DE DAVID BOWIE
SUR LA DESTINÉE
DES JEUNES FILLES

★★★1/2

Jean-Michel Guenassia
Albin Michel
Paris, 2017, 336 pages

CONNERIE

SUITE DE LA PAGE F 1

espace horizontal et non hiérarchique ou « un vaut un », c'est-à-dire, aussi, « un con vaut un génie ». C'est dans ce contexte que se développe la « post-vérité », qui n'est pas une invention ni une prérogative de Trump, mais le résultat de l'atomisation sociale caractéristique des chambres d'écho de

l'âge documédial. On voit se créer des champs de sens (qui disent que les vaccinations sont dangereuses, que la lune est faite de fromage, bref, des conneries) qui proposent une nouvelle version de la monodologie, et cela, parce que chacun se représente l'univers tout entier à travers les perspectives de ses propres perspectives, avec le présupposé assez con qu'elles soient objectives.

Y a-t-il aujourd'hui chez les

élites une volonté de cultiver l'imbécillité pour entrer en communication avec la masse? La connerie est-elle devenue un nouveau ciment de la socialisation? La connerie est-elle un nouveau vecteur de la communication politique?

Je dirais plutôt que la connerie, c'est l'une des plus grandes marchandises de l'âge contemporain. Au lieu de voir le moment actuel comme la phase suprême du capitalisme, on propose d'isoler trois périodes qui

se sont succédé dans le temps: le Capital au XIX^e siècle; la Médialité dans la société de la communication du XX^e siècle; et la Documédialité dans la société du Web. Pour Marx, la marchandise est la solidification d'une relation sociale. Ce à quoi nous avons assisté lors du passage à la Médialité et à la Documédialité, c'est à la révélation de ce principe qui, chez Marx, apparaît encore comme un mystère: la marchandise devient spectacle dans la phase médiale,

puis document dans la phase documédiale, c'est-à-dire qu'elle révèle en pleine évidence sa propre nature d'objet social, et bien sûr de manifestation d'imbécillité, avec les réseaux sociaux. Aucune surprise du fait qu'il y ait tellement de conneries dans le Web: les documents (intelligents ou imbéciles) étant la marchandise d'aujourd'hui, le surplus con et bête doit être mis en compte.

La connerie est-elle aussi portée par des sociétés qui se complaisent dans le divertissement? On se détend plus dans l'imbécillité que dans le sérieux?

Il n'est pas question de détente, mais de mobilisation. La connerie mobilise bien plus que l'intelligence, et la mobilisation dans laquelle nous sommes tous pris, c'est un signe assez clair de connerie. Le travail de l'âge capitaliste s'est transformé pour devenir la consommation de l'âge médiale. L'objectif du travailleur de l'âge capitaliste était la subsistance; l'âge médiale promettait au contraire le divertissement. La caractéristique fondamentale de l'âge documédial, comme cela est particulièrement évident dans la politique de l'image accomplie par les *selfies*, est la reconnais-

sance: les *selfies* ne sont pas, comme on le soutient souvent en bons moralistes, un phénomène narcissique, mais ils constituent plutôt l'instrument essentiel d'une lutte pour la reconnaissance. En ce sens, la caractéristique fondamentale de l'âge documédial n'est pas l'alié-

nation, la cession de son propre travail; bien au contraire, c'est justement l'auto-affirmation qui se manifeste tant dans l'aspect militaire des dynamiques du Web que dans l'usage de la vérité comme facteur identitaire propre à l'époque de la post-vérité.

Faut-il être imbécile pour écrire un essai complet sur ce sujet?

Eh bien, oui: on se sent imbécile, *in-baculum*, on prend son bâton (en l'occurrence, ici, une plume) et l'on commence une fuite sans fin vers l'imbécillité, exercice qui n'est pas exempt de risques puisque, on le sait très bien, on tue plus avec la plume que l'épée, en particulier en révélant l'imbécillité de l'auteur.

Le Devoir

L'IMBÉCILLITÉ EST
UNE CHOSE SÉRIEUSE

Maurizio Ferraris

PUF

Paris, 2017, 150 pages

Causerie "Être face à la rue"

Avec Jean-Marie Lapointe et Céline Marchand, *camelot à l'itinéraire*

Mardi 17 octobre 19 h 30

Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

GASTON DESCHÊNES

LES GENS DE MONTRÉAL
à l'époque de la Confédération

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Relations

NOUVEAUTÉS

Dialogues, la chronique poétique de Denise Desautels, accompagnée des œuvres de Sylvie Cotton, et le Carnet signé Robert Lalonde

revuerelations.qc.ca

POUR QUI VEUT
UNE SOCIÉTÉ JUSTE